

Du lycée à l'université, le grand écart



Entre l'enseignement secondaire et le supérieur, les contenus enseignés sous une même appellation changent radicalement. Les attentes de l'université – capacité d'abstraction, autonomie d'apprentissage – sont souvent un choc pour les bacheliers



Examen hautement symbolique signant, pour plus de 600 000 lycéens chaque année, la fin des études secondaires, le baccalauréat est également le premier diplôme de l'enseignement supérieur. Pourtant, l'écart est souvent important entre les contenus des disciplines enseignées, sous la même appellation, en terminale et en première année de licence. Définis au niveau national, les programmes du secondaire, et les épreuves du bac qui en découlent, sont axés sur la formation du citoyen. Alors qu'à l'université les connaissances, largement déterminées par les orientations de recherche de chaque établissement, ont toujours un poids important.

Ainsi, en philosophie, l'approche diffère radicalement. En terminale, le programme est construit autour de notions, dans une perspective de philosophie générale et non d'histoire de la philosophie, comme c'est le cas à l'université. " *Au lycée, la connaissance des auteurs importe finalement peu : elle est subordonnée aux notions traitées* ", explique Serge Cospérec, formateur à l'École supérieure du professorat et de l'éducation (ESPE) de Créteil. " *Au bac, il arrive que l'on mette une excellente note à une copie qui ne fait référence à aucun auteur* ", confirme Didier Brégeon, enseignant du secondaire et l'un des vice-présidents de l'Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public. -Conséquence de cette approche généraliste : les lycéens lisent peu d'œuvres intégrales, et les extraits servent de prétextes pour aborder les différentes notions – l'objectif étant de " *favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement* ", selon la formule des textes officiels. Dès lors, le choc est parfois brutal lorsque ces jeunes entrent en première année de licence de philosophie, où ils peuvent passer un semestre entier à analyser l'intégralité de la *Critique de la raison pure* de Kant...

De la formation du citoyen à celle du scientifique

Le décalage est aussi important pour les jeunes qui intègrent une licence d'histoire, d'autant que, depuis 2016, les programmes d'histoire-géographie du lycée sont organisés autour de grandes thématiques (les mémoires, médias et opinion publique, la mondialisation...), alors que l'université a conservé un découpage chronologique. Quant à l'économie, au-delà de la querelle sur le manque de pluralisme de l'enseignement supérieur dénoncé par les " *hétérodoxes* ", les SES (sciences économiques et sociales) au lycée mettent davantage l'accent sur la macroéconomie et l'histoire de la pensée économique, quand la licence d'économie fait la part belle à la microéconomie et à la finance. Avec une autre conséquence : des attentes fortes de l'université en termes de technicité mathématique, qui déroutent, voire font trébucher beaucoup de nouveaux étudiants.

Le choc est d'autant plus fort qu'en mathématiques justement, au lycée, " *la diversité des sujets traités est privilégiée au détriment de la profondeur* ", estime Stéphane Seuret, professeur à l'université Paris-Est-Créteil et président de la Société mathématique de France. Un " *saupoudrage* " qui remonte, selon lui, au regroupement des bacs C et D et à la création du bac S, en 1993. " *Les nouveaux programmes ont ensuite renforcé cette tendance, en allant dans le sens de la formation d'un citoyen, et non d'un scientifique* ", estime-t-il. " *On est dans le zapping perpétuel*, regrette aussi Jacques Vince, enseignant de physique chargé du suivi de la réforme du lycée pour l'Union des professeurs de physique et de chimie. " *Les élèves ont quelques connaissances dans beaucoup de domaines, mais ils ont peu approfondi les sujets.* "

Depuis 2010, l'exploration de documents, l'extraction d'informations ou la contextualisation des savoirs font partie des nouvelles -compétences des programmes de physique au lycée. " *Il faut montrer que la physique est utile aux citoyens, que, grâce à elle, on a réussi à fabriquer tel objet ou à résoudre tel problème* ", décrypte Jacques Vince. Les textes font référence à des questions sociétales comme le défi énergétique ou la photographie numérique... Rien de tout cela dans les universités, où les cours de physique sont structurés selon de grandes thématiques : l'optique, la thermodynamique, l'électromagnétisme...

Aussi, les lycéens, lorsqu'ils étudient la physique, sont moins amenés à faire des calculs qu'à décrire des phénomènes. A tel point que certains jeunes, comme le dit Jacques Vince, estiment que " *la physique est devenue une discipline littéraire* ". Cette tendance du secondaire à " *démathématiser le lycée* " a des répercussions dans d'autres disciplines, comme la géographie : les lycéens ne se rendent souvent pas compte qu'il s'agit d'une " *discipline scientifique qui demande de savoir convertir des valeurs, -calculer des ordres de grandeur ou manipuler des statistiques* ", rappelle Caroline Leininger-Frézal, maître de conférences à l'université Paris-Diderot.

Ce décalage entre secondaire et supérieur semble moins marqué pour les lettres et les langues, où il s'agit surtout d'une " *différence d'intensité* ", estime Alain Bideau, maître de conférences à l'université François-Rabelais de Tours et membre de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur. " *Le lycée mise sur la communication et la culture, alors que les étudiants inscrits en licence d'allemand ou d'espagnol travaillent davantage le fonctionnement de la langue elle-même* ", explique-t-il. En lettres, l'apprentissage de la grammaire et de la linguistique est renforcé en licence, où les étudiants élargissent par ailleurs leur culture littéraire en se confrontant davantage à des œuvres anciennes, du Moyen Age ou du XVI^e siècle. Mais " *il existe une relative continuité, dans la mesure où l'objectif, in fine, est de comprendre le sens des textes* ", relève Cécile Rochelois, maître de -conférences à l'université de Pau et membre de l'Association des professeurs de lettres.

Au-delà des connaissances techniques, c'est donc la question de la formalisation qui creuse l'écart entre le secondaire et le supérieur. " *L'abstraction est vécue jusqu'au lycée comme trop difficile et élitiste*, indique Christian Mercat, chercheur à l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques de Lyon. *On évite aujourd'hui la théorie, tandis que les statistiques et les probabilités ont pris une place de plus en plus importante dans les programmes* ", dénonce-t-il. Avant de conclure : " *Le secondaire est devenu très expérimental, quand l'université est restée très formelle.* "

" *L'université forme des experts qui doivent certes comprendre la démarche scientifique. Mais celle-ci ne suffit pas pour construire une fusée : il faut savoir manipuler des modèles* ", renchérit Marie-Joëlle Ramage, maître de conférences en didactique des sciences à l'université Paris-Sud. Dans cette perspective, les enseignants de licence ne s'appuient pas sur l'expérience des élèves dans le seul but d'expliquer un phénomène. Ils partent d'un modèle, qui permet de le prévoir et de le quantifier. " *Contrairement aux démarches d'investigation prônées depuis dix ans au lycée, qui constituent la suite logique de la problématisation lancée dans les années 1970, l'université ne laisse pas la place aux questionnements des étudiants*, confirme Pierre Savaton, maître de conférences en épistémologie et histoire des sciences à l'université de Caen. *La progression du cours est établie par l'enseignant-chercheur, qui construit au fur et à mesure les concepts utiles pour avancer.* " Ainsi, en génétique, par exemple, le professeur commencera par définir ce que sont un gène et un noyau, au lieu de faire observer aux élèves qu'un bébé peut souffrir d'anomalies à la naissance que n'ont pas ses parents, constat permettant d'amener la notion d'héritage et de patrimoine génétique. Les sciences -dures ne sont pas les seules concernées par ce hiatus entre expérimentation et abstraction : en histoire, les étudiants doivent apprendre à dépasser le factuel, à théoriser et à utiliser des -concepts précis. Idem en géographie, où c'est la manière d'aborder les questions qui change. " *Au -lycée, le raisonnement est plutôt -inductif : on part d'un exemple local pour faire une étude de cas plus générale* ", explique Caroline Leininger-Frézal. L'université, elle, se situe dans une démarche hypothético-déductive, " *fondée sur un raisonnement qui vise à comprendre -l'ensemble des interactions en jeu dans un phénomène.* "

Elaborer une réflexion globale à partir d'outils scientifiques : tel est donc l'objectif de l'enseignement universitaire, qui rompt là encore avec les pratiques du secondaire. " *Les élèves de lycée font des exercices courts, dans lesquels ils doivent appliquer un théorème. Ils ne sont pas à l'aise pour résoudre des problèmes complexes qui -imposent de mettre en œuvre un raisonnement logique et de démontrer un résultat* ", illustre Stéphane Seuret.

" Manque de culture " et de " persévérance "

Du côté des lettres, même ambition. " *Alors que les lycéens sont surtout formés à l'analyse stylistique et à l'interprétation d'un texte seul, on leur demande, à l'université, de dissertar sur plusieurs œuvres qu'il s'agit de mettre en relation les unes avec les autres, en les replaçant dans leur contexte historique et idéologique* ", indique -Romain -Vignest, président de l'Association des professeurs de lettres. Et de souligner que " *l'université attend une vision plus globale qui fait parfois ressortir le manque de culture des étudiants* ".

Quant à la philosophie, le grand apprentissage à l'université est celui de la lecture, afin de comprendre la pensée des auteurs. " *Les étudiants n'ont pas l'habitude de se confronter aux textes philosophiques. Ils sont souvent effrayés à l'idée de le faire et ont tendance à se rabattre sur des commentaires* ", constate Christian Berner, maître de conférences à Paris-Nanterre. Il ne nie pas la difficulté de l'exercice, mais regrette un " *manque de persévérance de nombreux étudiants* ", qui ne sont pas

habitués à adopter cette posture de chercheur, alors que l'enseignement universitaire, précisément, est adossé à la recherche.

De la même manière, questionner ses sources, les mettre en doute et les critiquer fait partie de la démarche d'historien que doivent acquérir les étudiants en licence. Le document lui-même change de statut. Alors qu'au lycée celui-ci représente " *un support pédagogique à la base d'un apprentissage fiable, il est considéré à l'université comme représentant un point de vue à un moment donné. Les étudiants doivent être -capables de le contextualiser et d'identifier des désaccords avec d'autres chercheurs* ", précise Caroline Leininger-Frézal, qui pointe une autre différence fondamentale : " *A l'université, les étudiants n'ont pas de manuel pour leur résumer ce qu'ils doivent apprendre. On attend d'eux qu'ils lisent la bibliographie et l'actualité.* " Autrement dit, qu'ils fassent preuve d'autonomie dans leur réflexion comme dans leur attitude.

En définitive, c'est le " *contrat implicite d'apprentissage* " qui n'est plus le même quand on passe du lycée à l'université, avance Pierre -Savatou. Qui en appelle à l'étymologie : instruit par un maître, l'élève du lycée est celui qui reçoit la -connaissance. A l'inverse, l'étudiant de l'enseignement supérieur est celui qui vient la chercher.

Sophie Blitman

© Le Monde

◀ **article précédent**

Bac et fac : je t'aime moi non plus...

article suivant ▶

" Le bac n'est plus le premier..